

UN POÈME, UNE EXPOSITION ET DIX CLASSES...

PAR VINCENT GILLE

Conservateur du patrimoine

How do you make a poetic work accessible within the walls of a museum? This was the challenge that Vincent Gille, Heritage Curator at the Maison de Victor Hugo, set himself in the mid-2010s. At the time, the museum tended to focus mainly on Hugo's work as a draughtsman. Why not start with a single text, namely the poem, "La Pente de la rêverie"? Then, offer it to the pupils of ten classes at the Académie de Créteil with the dual aims of stimulating their creativity with the help of artists (a painter, an actor, and eight poets) and later exhibiting the results? This text looks back at the different phases of Gille's initiative, which, much more than just an *éducation artistique et culturelle* project (Artistic and Cultural Education, ACE), questions in different ways the role of a museum and the people who bring it to life.

Je dois avouer d'entrée que la pratique de l'EAC, entendu comme le fait « d'encourager la participation de tous les enfants et les jeunes à la vie artistique et culturelle par l'acquisition de connaissances, un rapport direct aux œuvres, la rencontre avec les professionnels de la culture¹ », n'était pas l'objectif premier du projet d'exposition « La Pente de la rêverie, un poème, une exposition² », dont j'ai été le commissaire à la maison de Victor Hugo. Cela a été en somme un bénéfice collatéral, infiniment précieux et vivifiant, de cette aventure collective.

Laquelle est née de plusieurs discussions avec le directeur de la maison de Victor Hugo à qui je faisais remarquer que, musée dédié à un homme qui se disait avant tout poète, nous consacrons l'essentiel de nos expositions à son activité de dessinateur. Je lui suggérais donc une exposition consacrée à la poésie, voire à un seul poème. Invariablement, Gérard

Audinet me demandait : « Mais enfin, qu'allez-vous montrer ? » À quoi je répondais : « Je n'en sais rien, mais justement, tout serait à inventer... » Et puis, au printemps 2014, parmi les épreuves du bac français des séries S et ES, on donne à commenter un poème de Victor Hugo, « Crépuscule », extrait des *Contemplations* – poème qui, il faut bien l'avouer, n'est ni très gai ni vraiment engageant. Juste après l'épreuve, quelques lycéens échangent une série de tweets peu amènes sur Victor Hugo : « N'empêche Victor Hugo y'est dans le cosmos il fait parler un brin d'herbe et une tombe qui disent aux êtres humains de s'aimer – allez les bleus » ; « Victor Hugo, il a intérêt à ne pas traîner dans les prochains jours à la sortie des lycées » « Pourquoi tu tapes la discut entre une tombe et un brin d'herbe sale FDPPP victor hugo de ta race » ; « Je hais la vie là. Putain. Victor Hugo quoi. Connard de Victor Hugo³. » Les échanges suivants avec Gérard Audinet portent sur les réactions

¹ Définition donnée sur le site du ministère de la Culture : www.culture.gouv.fr/Thematiques/Education-artistique-et-culturelle.

² Exposition présentée à la maison de Victor Hugo du 17 novembre 2016 au 23 avril 2017. Exposition produite par Paris Musées avec la participation de la Maison des écrivains et de la littérature.

³ Voir par exemple : www.leparisien.fr/etudiant/examens/bac/bac-2014-les-lyceens-se-lachent-sur-twitter-apres-les-epreuves-KI-SUUQSSL5NXHBTNLYGCL6IFY.php.



Paris Musées - Maison Victor Hugo.

des lycéens et sur la question de la réception, en 2014, d'un poème de Victor Hugo, par un public jeune. Je reprends alors l'idée de l'exposition sur un poème en proposant de le partager avec un public large pour savoir si « cela marche encore... » – « Allez-y ! », me dit finalement mon directeur.

L'idée qui me tient alors à cœur est celle du partage. Musée consacré à Victor Hugo, nous ne sommes évidemment pas propriétaire de l'œuvre du poète. Or, peu ou prou, accompagnés par une cohorte d'universitaires, c'est un peu ainsi que nous nous considérons et que nous agissons. Il est temps, d'après moi, de changer nos pratiques et de ne plus se penser comme seuls détenteurs d'une lecture ou d'une vérité sur le grand homme. Présenter, contextualiser, transmettre, voilà qui fait partie de nos missions, mais on peut le faire en écoutant aussi ce que d'autres ont à dire, fût-ce pour le rejeter. C'est cette idée – ou ce désir – qui est au cœur de la démarche de l'exposition : choisir un poème et le proposer à une série de lecteurs en leur disant : « Saisissez-vous de ce poème et dites-nous ce qu'il vous évoque, ce qu'il suscite – enthousiasme,

indifférence ou rejet. » L'exposition sera faite de la somme de ces propositions-réactions : dessins, photos, peintures, textiles, objets, installation, films, textes. Ne reste plus qu'à choisir le poème et ceux avec qui le partager. Mon choix se porte sur un poème des *Feuilles d'automne*, « La Pente de la rêverie », dont Baudelaire dit que c'est le premier poème visionnaire de Victor Hugo. C'est un poème de 145 vers en alexandrins qui raconte comment le poète, depuis la fenêtre de sa maison où il contemple ses enfants jouant dans le jardin en contrebas, se laisse peu à peu envahir par une rêverie qui, s'élargissant, traverse Paris, survole la Seine, et le conduit par des paysages lointains et des cités antiques jusqu'« au profond de l'abîme » d'où il revient, « ébloui, haletant, stupide, épouvanté ». Pour travailler sur ce poème, j'invite deux artistes contemporains, Anne Slacik, peintre, et Jean-Christophe Ballot, photographe, huit poètes représentant un panorama de la poésie contemporaine – Vincent Broqua, Bernard Chambaz, Suzanne Doppelt, Antoine Emaz, Marie Étienne, Isabelle Garron, Virginie Lalucq, Franck Laurent – et enfin, en partenariat avec l'académie de Créteil, dix classes de seconde et de première choisies

dans les filières générales et professionnelles. Rendez-vous est pris avec chaque classe au musée, au début de l'année scolaire 2015. Là, le comédien Dominique Collignon-Maurin leur dit le poème dans les salles, alors vides, des espaces d'exposition. Puis je leur explique la proposition que nous leur faisons : ils ont un an pour se saisir du texte et pour en faire « quelque chose » qui sera inclus dans l'exposition prévue pour l'automne 2016. Ce « quelque chose » intrigue évidemment les élèves et inquiète vivement les professeurs. « Quelque chose » mais quoi ? Personne, à ce stade, ne le sait. D'où le découragement anticipé de certaines classes : « Madame, un poème de trois pages ?! Vous n'y pensez même pas ! » Et l'angoisse de certains professeurs : « Je n'en ai pas dormi pendant plusieurs jours... »

Sans doute est-ce à ce moment-là que j'ai pris la mesure du caractère inédit de l'aventure : les musées, cerbères d'un beau éprouvé par le temps, refusent très majoritairement d'exposer en leurs murs, conjointement à des objets officiellement estampillés « œuvres d'art », des travaux d'amateurs et/ou d'élèves – une de mes collègues m'a dit, à ce moment-là : « Mais enfin, si ce qu'ils font est moche, que feras-tu ? » Et j'ai réalisé, par ailleurs, que ce que nous demandions aux élèves et à leurs professeurs correspondait précisément aux principes et aux objectifs de l'Éducation Artistique et Culturelle : se confronter à une œuvre, l'expliquer, la comprendre, en tirer matière à créer « quelque chose » que personne n'osait alors imaginer, et partager cette aventure avec une équipe de professionnels : commissaire, scénographes, graphistes, producteurs, éclairagistes, etc. Au fur et à mesure des réunions qui ont rassemblé, à intervalles réguliers, les inspecteurs de l'Éducation nationale encadrant le projet, les professeurs et l'équipe du musée, l'atmosphère, de crispée et anxieuse s'est progressivement détendue. Grâce à la disponibilité et à l'engagement des équipes pédagogiques, toutes les classes n'ont pas tardé à trouver ce qu'elles allaient faire. Et elles se sont mises à la tâche.

Accompagnés par leurs professeurs, les élèves ont commencé par étudier le poème, puis en ont discuté, l'ont confronté à leur sensibilité, ont cherché ce qu'ils voulaient en retenir. Après ce processus d'appropriation et de compréhension assez poussé

qui a occupé les classes pendant les trois premiers mois, il y a eu une phase de création collective d'un « travail ». Toutes les œuvres réalisées par les élèves sont restées au plus près du texte, utilisant qui une dynamique générale, qui, le plus souvent, une image ou une métaphore. Même le rap, que certaines des inspectrices accompagnant le projet voyaient d'un si mauvais œil, même le rap n'était qu'une traduction quasi littérale des vers de Hugo dans la langue des cités.

Pour ne prendre que quelques exemples, une classe de première L du lycée Van Dongen de Lagny-sur-Marne a tenté d'imaginer où irait la rêverie dans Paris si au lieu de voyager dans le passé, on allait plutôt dans le futur. Ils ont écrit un poème et l'ont lu, tous ensemble. La lecture a été filmée, et c'est ce film qui a été projeté dans l'exposition. Par groupes de deux, les élèves de la classe de seconde Métiers de la mode et du vêtement du lycée des métiers La Source, à Nogent-sur-Marne, partant des vers précis du poème de Victor Hugo, ont conçu et réalisé des boléros, « expressions plastiques et textiles des images véhiculées par le poème ». Dans le même lycée, les élèves de la classe de terminale de tapisserie d'ameublement ont d'abord réalisé une série de sérigraphies d'après certains vers du poème, puis les ont imprimés sur tissu et en ont tapissé un fauteuil (dont le dossier, considérablement rehaussé, figurait l'envol de la rêverie). La classe de première de gestion administrative du lycée Louise Michel d'Épinay-sur-Seine – ceux-là même qui s'étaient plaints de devoir travailler sur un poème « de trois pages » – ont commencé par l'étudier, par le lire tous ensemble à haute voix. Puis, parce qu'ils estimaient que, si eux l'avaient compris, leurs amis n'y auraient pas accès, ils ont entrepris de le traduire dans leur langue et en ont fait une sorte de rap qu'ils ont chanté tous ensemble. Une classe a fait des dessins à partir du poème, une autre un film reprenant, de façon linéaire, certains lieux, une classe de photographie a fait une série de clichés qui, accrochés, prenaient la forme d'un point d'interrogation ; et enfin, une classe a conçu une installation destinée à faire éprouver au visiteur la « pente » sur laquelle nous entraînait le poète. Les films, photographies, dessins, boléros, fauteuil et installation des dix classes ont au final occupé la plus grande salle de l'exposition.

Au moment du montage de l'exposition, élèves et professeurs ont participé aux accrochages de « leurs » œuvres. Ils ont bien sûr été invités à l'inauguration – on a rarement assisté à un vernissage aussi mouvementé et joyeux ; la classe du rap ne cessait d'inciter les visiteurs à aller écouter « leur » chanson, et les interpellaient ensuite afin de savoir s'ils l'avaient aimée.

Ce travail d'EAC à partir d'un poème de Victor Hugo aurait bien sûr pu se faire de la propre initiative des équipes pédagogiques, sans la sollicitation de la maison de Victor Hugo. Pour les élèves et leurs professeurs, la présence du musée et l'attention constante que nous avons, avec l'équipe des inspecteurs académiques, de la progression de leur « travail » a sans doute constitué une aide et un encouragement. Cela a aussi représenté une sorte de défi à relever : allait-ils y arriver ? le résultat serait-il « à la hauteur » ? La perspective d'être partie prenante dans une exposition « officielle » apportait également un surcroît de reconnaissance et de valorisation, une source de fierté pour ces élèves en majorité éloignés des circuits culturels. Cela a ajouté un poids symbolique très fort à cette expérience – c'est, par exemple, le dessin d'une élève qui a été choisi comme visuel pour l'affiche de l'exposition. Pour le musée, le pari était gagné : nous avons réussi à partager véritablement le poème de Victor Hugo avec un lectorat très large et à offrir ainsi au public une vision différente de l'œuvre. Et à faire, sur une œuvre littéraire, une exposition très libre, ouverte, inventive, joyeuse, très loin de ce que savent faire, classiquement, les musées⁴. On notera enfin qu'artistes, poètes (pour la plupart) et élèves se sont laissés embarquer sans réticence dans cette « pente » de la rêverie concoctée par Victor Hugo en 1831.

« La perspective d'être partie prenante dans une exposition "officielle" apportait également un surcroît de reconnaissance et de valorisation, une source de fierté pour ces élèves en majorité éloignés des circuits culturels. »

⁴ Cette exposition n'a pas donné lieu à la publication d'un catalogue classique, sur papier. Une application pour tablette a été conçue, reprenant d'abord le poème accompagné d'un long commentaire et de sa lecture par le comédien Dominique Collignon-Maurin. Elle comprenait également une présentation des travaux des élèves avec une interview de leurs professeurs sur le travail réalisé avec les élèves, quelques œuvres créées par les deux artistes contemporains ainsi que les huit textes écrits par les poètes sur et à partir du poème de Victor Hugo. Malheureusement cette application n'est plus disponible. On peut avoir un aperçu de l'exposition à travers une courte vidéo :

www.youtube.com/watch?v=XW33M54mLcA.

On peut enfin consulter ces articles :

www.leparisien.fr/seine-saint-denis-93/les-lyceens-sur-la-pente-de-la-reverie-17-11-2016-6337557.php;

www.liberation.fr/arts/2017/01/01/victor-hugo-en-pente-douce_1538479/;

www.litteraturesmodesdemploi.org/carnet/la-pente-de-la-reverie-paris/;

www.toutelaculture.com/arts/expositions/recueil-de-perceptions-sur-la-pente-de-la-reverie-de-victor-hugo/;